

Après la défaite de 1940, les Français durent s'adapter à un régime austère et déplaisant. En s'abordant, on échangeait un inévitable « comment va le ravitaillement ? » suivaient quelques considérations désabusées sur cette interminable guerre. En revanche, on n'évoquait guère la persécution cruelle subie par les Juifs. Après la victoire des Alliés, les témoignages se multiplièrent pour évoquer la folie meurtrière des Nazis et la lâche prudence du plus grand nombre : ne rien dire et, pour cela, ne rien voir pour ne rien savoir. Dans les mêmes œuvres – mémoires, journaux, correspondances, romans – s'opposaient à ce sauve-qui-peut général, la dignité des Juifs pourchassés, retrouvant l'antique noblesse des fils d'Israël confrontés aux plus grandes épreuves¹. *Le Droit d'asile* s'inscrit dans cette production, ne présente donc aucune originalité pour le thème si souvent abordé ; le personnage qui tantôt se raconte, tantôt est évoqué à la troisième personne, est un jeune Juif, isolé, désemparé, mais la manière de traiter le sujet nous met en face d'une œuvre étonnante.

Un jeune homme rentre au domicile familial, de retour d'une heureuse escapade « sous les pins, au bord de l'eau et les filles » (7). Silence dans l'appartement. Ils sont endormis ou en promenade. On ne sait pas qui nous sommes... Il laisse passer les heures, se décide à entrer dans leur chambre, il met la main sur un mot « Celui que je cherchais peut-être [...] On nous emmène. Baisers. » (9) Averti par la première phrase du texte, le lecteur n'est pas surpris : « Ce fut un jour affreux celui où je survécus. » (7)

Au matin, il se rend chez la jeune fille qui avait invité le groupe de campeurs à une surprise-partie où il n'a pas pu se rendre, attendant ses parents. Cette personne doit avoir des relations... mais devant elle, il reste interdit. Que lui dire sans se démasquer ? Constatation qui lui cause un redoublement d'angoisse, provoque une nausée déversée sur son hôtesse. Une domestique le pousse dehors, il s'affale sur le seuil, incapable de se redresser et reçoit sur la tête un seau d'urine. Des nausées et plus encore des pertes de conscience ponctuent le récit dans une gradation qui est celle de l'angoisse. Tantôt Pierre – nom qu'il s'est donné – est pris de syncope, devant des inconnus qui le questionnent sur son identité, son parcours..., tantôt il se déplace dans un état second, une sorte de somnambulisme ; une question jetée en allemand le fait courir et sa course le réveille, il dormait debout... Un conducteur de tram veut le noyer parce que son fils a disparu en mer... il vit en chemineau depuis qu'il a quitté l'appartement familial. Une existence informe habitée par une terreur contenue fait que sa vie ne peut plus revêtir un aspect normal : « D'avance tout ce qui m'arrivera aura l'air con en même temps qu'irréel » (19).

Effectivement, il fuit la ville pour les environs arides et connaît un enchaînement de situations et de rencontres absurdes. Un épisode paisible s'achève en drame qui pourtant le ramène à la vie et dans la ville. Tout est mêlé, à un isolement affreux, succèdent sympathie et assistance. Francine, jeune ouvrière aux mœurs libres, au cœur généreux, lui trouve un refuge sûr chez Marcel, un ouvrier logé à l'étroit qui accepte pourtant de se charger de cet hôte encombrant qui refuse tout travail (il se mettrait en danger), tantôt morne, tantôt sarcastique. Pierre s'incrute, même après l'arrivée de Michou, le fils de Marcel, jusque-là gardé par une nourrice.

Marcel lui a trouvé de faux papiers, Pierre continue à ne pas vouloir bouger. Là il est à l'abri et c'est ce qui est indispensable pour mener à bien son unique projet : survivre. Survivre pour se venger « ma grande œuvre c'est d'avoir survécu [...] L'unique réussite : survivre... il fallait survivre... Plus je vivrai longtemps, plus ils seront vengés » (15), puisque l'ennemi veut les exterminer tous.

Se venger sur les coupables... ; même les plus proches lui deviennent suspects. Les querelles avec Francine sont fréquentes, elles vont jusqu'aux échanges de coups avec Marcel. Dernière querelle dans une cave au cours d'une alerte, Pierre remonte jusqu'à la porte extérieure qu'il ouvre sans la franchir, Francine qui veut le ramener sort suivie de Marcel quand tombent les bombes. Tous deux sont tués. Pierre qui redoute une enquête retourne à l'appartement de Marcel, prend l'argent qui s'y trouve, emplit une valise de ce qui lui tombe sous la main et part en emmenant Michou abasourdi par le coup – son père est mort – empli d'angoisse et de soupçons. Ils partent dans une course désolante. Pierre se sent prêt pour choisir le moment de sa mort et ce sera en compagnie de Michou « Rien entre moi et lui,

¹ Romans, correspondances, journaux nous ont transmis les affres de ceux sur qui pesait une menace mortelle à cause de leur race. Les textes très nombreux sont de qualité inégale, chacun offre cependant un point de vue sur la période qui ne laisse pas indifférent. Récemment publié, le journal d'Hélène Bern (2008), jeune fille à tous égards exceptionnelle, renouvelle encore aujourd'hui nos regrets que tant d'êtres hors du commun aient manqué à leur société, à l'humanité. Les écrits d'Etty Hillesum (1985-1988-1995 éd. Intégrale) suscitent le même intérêt et les mêmes réflexions, un demi-siècle après l'événement.

pas une âme. » Pour le préparer, il lui assène « C'est moi qui les [Francine et Marcel] ai tués... Ils voulaient que je meure comme les autres » (115). Michou est horrifié, une impulsion meurtrière le jette sur Pierre, à bout de force, il le suit cependant. Fatigués l'un et l'autre, ils s'asseyent au bord d'un étang. Pierre s'endort, lorsqu'il se réveille, Michou a disparu, seul son manteau est resté sur la berge, Michou s'est noyé.

De retour à Marseille sans argent, sans logement, la solution s'impose ; il s'embauche dans un bureau allemand, puisqu'il s'agit de survivre... Pour le même motif, il vit chez Hélène qui travaille pour l'Occupant, le loge et le nourrit. Peu attrayante mais jeune, en proie à une fureur utérine que Pierre satisfait dans une inextricable confusion de désir et de dégoût. C'est dans ce moment sordide qu'il rencontre une belle et blonde jeune fille, une connaissance de son dernier moment heureux, Monique.

C'est avec elle qu'il voudrait partir, seule présence féminine auprès de laquelle il lui arrive de n'éprouver « aucun désir » (181). Leur amour est profond, elle accepte de fuir avec lui « là-bas », d'où l'on ne revient pas, sous la conduite d'un mystérieux capitaine qui sera payé avec des diamants dérobés à sa mère par Monique. Alors qu'ils allaient s'embarquer, Monique est tuée d'une balle perdue. Francine, Marcel, Michou, Monique, ceux qui ont aimé Pierre en sont morts.

La mort de Monique ne lui fait pas abandonner son dessein de partir à son heure. Pris dans l'hystérie collective de la Libération, il se fait dénonciateur d'Hélène, rasée, frappée peut-être à mort. Il s'agrège à un groupe de résistants mais son passé le rattrape. Pêle-mêle d'accusations tantôt vraies, tantôt fausses, il est condamné à mort. Grâce aux bijoux de Monique, il corrompt son garde et s'évade. Au dehors, il vide ses poches à la recherche d'un peu de monnaie, il en tombe une photo, un adolescent au bord de la mer : c'est lui, ce « visage inconnu » (341) avant le temps de la peur et de la haine. Découverte tardive ; il se traîne jusque chez une jeune boulangère, une Monique, rencontrée dans une cave, compatissante et douce, et il lui livre cette vérité, assise de toute humanité :

« ... il ne faut pas tuer son enfance. »

Épuisé, il se traîne jusque la mer, il y entre « une vague me recouvre et je voudrais sourire... » (341) Y est-il parvenu ? Il a choisi sa mort, il a retrouvé son enfance, peut-être l'espérance au bout d'un parcours désespéré.

Colette Cazenobe